

La Chine et les chinois

Autor(en): **Martin, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 153

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-250128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 28^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

28^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Le lieu où s'accomplit cette cérémonie s'appelle sien-nou-tan ou *l'éminence des anciens laboureurs*. C'est un enclos d'une circonférence de six *li* ou lieues chinoises. Il est bon toutefois de remarquer que la lieue chinoise ne vaut que le dixième de la nôtre. Cet enclos près de Pékin n'est séparé du *Tien-tan* ou *Temple du ciel* que par une large rue. L'empereur ainsi que ceux qui doivent l'accompagner, se préparent à cette fête du labourage par trois jours de jeûne. Le jour venu, la cérémonie s'ouvre par un grand sacrifice au Chang-ti, sur un monticule d'environ 15 à 17 mètres de hauteur. L'empereur s'y met en prière demandant pour son peuple l'abondance des biens de la terre.

C'est de là qu'habillé en laboureur il descend avec ses douze aides costumés de même, au champ sacré dont avec un attelage de bœufs, il doit ouvrir deux sillons. Il se rendra ensuite à un champ déjà labouré qu'il sèmera en partie lui-même de ses augustes mains impériales. Les grains qui lui sont alors présentés sont pris parmi les cinq espèces réputées les plus nécessaires à l'homme : le froment, le riz, les fèves, le millet et une autre graine que les Chinois nomment *cao-léan*.

Au moment où le Fils du Ciel se dispose à labourer, le président de la *seconde cour souveraine*, vient à genoux lui présenter le manche de la charrue. Il le saisit de la main droite.

Egalement à genoux un mandarin lui présente alors le fouet. Il le prend de la main gauche.

Outre les douze dignitaires dont nous avons parlé, quarante laboureurs ont dû être mis sur

pied pour aider l'empereur dans ses fonctions d'agriculteur. Ce sont eux qui ont attelé les bœufs à la charrue, eux qui ont préparé et mis aux mains impériales les diverses graines à semer.

Deux d'entr'eux choisis parmi les plus âgés, conduisent les bœufs. Deux autres, précédés chacun d'un président de cour souveraine, soutiennent la charrue. Dans le cortège qui suit l'empereur, sont portés des étendards qui au premier mouvement que fait l'empereur, s'agitent aussitôt.

En même temps retentissent accompagnés de chants, nombre d'instruments de musique. Les deux sillons prescrits, ouverts, l'empereur remet à deux mandarins à genoux, la charrue et le fouet. Il est conduit ensuite sur un tertre voisin, d'où au milieu des dignitaires de sa cour debout autour de lui il contemple assis, la suite et la fin de la cérémonie. Ce sont d'abord les trois princes qui lui succèdent. Après avoir ouvert trois sillons chacun, ils cèdent leur charrue et leur fouet aux neuf dignitaires, que nous avons vu avec les premiers, accompagner l'empereur dans ce but.

Ceux-ci ouvrent chacun neuf sillons. Mais les uns comme les autres avaient un vieillard pour conduire les bœufs, deux laboureurs pour soutenir leur charrue, et deux mandarins de degré inférieur pour semer le grain après eux. Leur tâche finie, les trois princes et les neuf dignitaires vont se réunir au cercle des membres de la cour qui entourent l'empereur. Les vieillards et les laboureurs conviés à la fête, sont amenés vers l'empereur, mais seulement au pied du tertre où il est assis. Leurs instruments aratoires à la main, ils se jettent par trois fois à genoux en frappant la terre de leur front. L'empereur et sa cour se retirent alors, laissant des laboureurs et des mandarins mêlés les uns aux autres, achever la culture et l'ensemencement du champ sacré.

Allons, il ne restait plus une lettre à brûler ; plus un écrit indicateur sur sa personne. Tout était en cendres. Il disparaîtrait à jamais ; personne ne saurait rien de lui. De sa houleuse existence de joueur, on ne rencontrerait pas une épave. Il sombrerait dans le tourbillon parisien comme un navire sombre dans une tourmente, entre le ciel et la mer, ne laissant même pas une ride sur l'eau. Les enflantes vagues ont vite fait d'effacer la trace du naufrage. Il en serait de même pour lui.

Puis, prenant, dans la boîte, sont revolver, il examina pour s'assurer qu'il était en bon état, que la gachette jouait librement. Alors il le garnit de balles.

Le domestique de l'hôtel venait de lui monter son déjeuner, et, pour ne pas donner l'éveil sur ses tragiques intentions, il ne voulait pas avoir l'air de frissonner ; il voulait, au contraire, paraître « crâne ». Mais, malgré lui, ses

Cette cérémonie se termine parfois par un splendide festin, où prennent part princes, dignitaires, mandarins, vieillards et quelques laboureurs.

De la germination des semences de ce champ jusqu'à la maturité de la moisson, se tire, suivant leur réussite ou non, un heureux ou défavorable pronostic pour les récoltes de tout l'empire. Le grain de ce champ est recueilli dans un grenier spécial, grenier sacré. Il est principalement réservé pour les sacrifices publics et solennels. La fête du labourage est célébrée le même jour dans toute l'étendue de l'empire. Ce sont les vice-rois ou gouverneurs de province qui l'accomplissent avec l'assistance de quelques mandarins, leurs subalternes. Pour cela, dans un champ également affecté à cet usage, ils suivent absolument le même cérémonial que l'empereur.

Les villes de leur côté célèbrent aussi, mais d'une façon toute différente, cette fête de l'agriculture.

Les rues, dès le point du jour sont garnies de lanternes. De distance en distance se dressent des arcs de triomphe. Au moment fixé, les instruments de musique éclatent, et le gouverneur couronné de fleurs, sort de sa résidence, porté dans sa chaise mandarine. Il est précédé et suivi d'une troupe portant étendards et flambeaux allumés. Une bizarrerie singulière dans cette cérémonie des villes, c'est de promener à travers les rues une monstrueuse vache de terre cuite. Le poids en est tel que quarante hommes suffisent à grand-peine à la porter. Un enfant à pied nu et l'autre chaussé, la suit armé, d'une verge dont il la frappe à grands coups. Suivent les laboureurs, avec divers outils de leur métier. On appelle cet enfant, *l'esprit du travail et de la diligence*, dont il est aux yeux des Chinois, l'emblème vivant.

La marche est formée par des comédiens et

dents se choquaient l'une contre l'autre et il mangeait d'une façon si distraite et si machinale que le garçon regardait avec étonnement cet homme au visage livide, et le croyait vraiment malade.

Dans l'égarément de son esprit, le malheureux Boleslas venait de décider qu'il se rendrait au Bois de Vincennes. Dans ces verts taillis, et sous ces grands arbres, se promène surtout la petite bourgeoisie. Jamais, pour ainsi dire, on n'y rencontre la société élégante. Il ne serait reconnu de personne. Il quitterait sa chambre quand sonneraient dix heures. Il se donnait cette dixième vibration du timbre comme la dernière des dernières limites. Pour attendre il s'enfonça dans un fauteuil, il avait soif. Était-ce la fièvre, qui, tour à tour, le rendait ainsi, brûlant ou glacé ? On bien l'effroi inhérent à la nature humaine, quand un être qui respire approche du terme, et va cesser d'aspirer l'air

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 52

LES

Cantiques d'Yvan

PAR
M. DU CAMFRANC

Son cerveau, affaibli par les incessantes ivresses, avait perdu la claire et lucide perception de ses devoirs ; et dans la demi-folie qui suit l'abus des alcools, ils s'imaginait faussement qu'il expierait en cessant de vivre et en marquant, lui-même, son front du sceau de la justice.

Il se redressa et s'arracha à sa douloureuse méditation.